



Ne faites pas la bouche en cœur. — Page 6, col. 3.

— Nicole, dit-il, tu songes que, si tu fuis, ta maîtresse pourra, ayant besoin de toi, par hasard, t'appeler la nuit, et, ne te trouvant pas, donner l'alarme, ce qui t'exposerait à être rattrapée.

— Non, dit Nicole, je ne pensais point à cela, parce que, toute réflexion faite, voyez-vous, monsieur le maréchal, j'aime mieux rester ici.

— Mais si l'on prend monsieur de Beausire?

— Eh bien, on le prendra.

— Mais s'il avoue?

— Il avouera.

— Ah! fit Richelieu avec un commencement d'inquiétude, tu seras perdue, alors.

— Non; car mademoiselle Andrée est bonne, et comme elle m'aime au fond, elle parlera de moi au roi; et, si l'on fait quelque chose à monsieur de Beausire, on ne me fera rien, à moi.

Le maréchal se mordit les lèvres.

— Et moi, Nicole, reprit-il, je te dis que tu es une sotte; que mademoiselle Andrée n'est pas bien avec le roi, et que je vais te faire enlever tout à l'heure si tu ne m'écoutes pas comme je veux que tu m'écoutes; entends-tu, petite vipère?

— Oh! oh! monseigneur, je n'ai la tête ni plate ni cornue; j'écoute, mais je fais mes réserves.

— Bien. Tu vas donc aller de ce pas ruminer ton plan de fuite avec monsieur de Beausire.

— Mais comment voulez-vous que je m'expose à fuir, monsieur le maréchal, puisque vous me dites vous-même que mademoiselle peut se réveiller, me demander, m'appeler, que sais-je? toutes choses auxquelles je n'avais pas songé d'abord, mais que vous avez prévues, vous, monseigneur, qui êtes un homme d'expérience.

Richelieu se mordit une seconde fois les lèvres, mais plus fort cette fois que la première.

— Eh bien, si, j'ai pensé à cela drôlesse, j'ai aussi pensé à prévenir l'événement.

— Et comment empêcherez-vous que mademoiselle m'appelle?

— En l'empêchant de s'éveiller

— Bah! elle s'éveille dix fois par nuit; impossible.

— Elle a donc la même maladie que moi? dit Richelieu avec calme.

— Que vous? répéta Nicole en riant.

— Sans doute, puisque je me réveille dix fois aussi, moi. Seulement, je remédie à ces insomnies. Elle fera comme moi; et, si elle ne le fait pas, tu le feras pour elle, toi.

— Voyons, dit Nicole, comment cela, je vous prie, monseigneur?

— Que prend ta maîtresse, chaque soir, avant de se coucher?

— Ce qu'elle prend?

— Oui; c'est la mode aujourd'hui de prévenir la soif: les uns prennent de l'orangeade ou de l'eau de limon, les autres de l'eau de mélisse, les autres...

— Mademoiselle ne boit, le soir, avant de se coucher, qu'un verre d'eau pure, quelquefois sucrée et parfumée avec de la fleur d'oranger, si ses nerfs sont malades.

— Oh! merveille! dit Richelieu, c'est comme moi; eh bien, mon remède va lui convenir parfaitement.

— Comment cela?

— Sans doute; je verse une certaine goutte de certaine liqueur dans ma boisson, et je dors toute la nuit.

Nicole cherchait, rêvait à quoi pouvait aboutir cette diplomatie du maréchal.

— Tu ne réponds pas? dit-il.

— Je pense que mademoiselle n'a pas de votre eau.

— Je t'en donnerai.

— Ah! ah! pensa Nicole, qui voyait enfin une lumière dans cette nuit.

— Tu en verseras deux gouttes dans le verre de ta maîtresse, deux gouttes, entends-tu? pas plus, pas moins, et elle dormira; de sorte qu'elle ne t'appellera pas et que, par conséquent, tu auras le temps de fuir.

— Oh! s'il n'y a que cela à faire, ce n'est point difficile.

— Tu verseras donc ces deux gouttes?

— Certainement.

— Tu me le promets?

— Mais, dit Nicole, il me semble que c'est mon intérêt de les verser; et puis, d'ailleurs, j'enfermerai si bien mademoiselle...

— Non pas, dit vivement Richelieu. Voilà justement ce qu'il ne faut pas que tu fasses. Tu laisseras, au contraire, la porte de sa chambre ouverte.

— Ah! fit Nicole avec une explosion intérieure. Elle avait compris. Richelieu le sentit bien.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

GERFAUT

PAR CHARLES DE BERNARD.

V

Une lieue plus bas que le château de Bergenheim, était situé le village de la Fauconnerie, à l'embranchement de plusieurs vallons, dont le principal, au moyen d'une route peu fréquentée, ouvrait une communication entre la Lorraine et la haute Alsace. Cette position avait eu quelque importance dans le moyen âge, à l'époque où les Vosges étaient hérissées de partisans des deux pays, toujours prêts à recommencer la guerre de *border*, plaie éternelle de toutes les frontières. Sur un rocher dominant le village, se trouvaient les ruines du château qui lui avait donné un nom qu'il devait lui-même aux oiseaux de proie, hôtes habituels de ces pics élevés. Pour rendre justice à qui de droit, nous devons ajouter que, de tout temps, les châtelains de la Fauconnerie avaient pris à tâche de justifier cette appellation par des habitudes plus belliqueuses qu'hospitalières; mais, depuis longtemps, le souvenir de leurs prouesses féodales dormait avec leur race sous les décombres du manoir; le château était tombé sans que le hameau se fût agrandi de ses ruines; la pique et l'arque-